



VÉRONIQUE OVALDÉ

FILLE EN COLÈRE SUR
UN BANC DE PIERRE



PRIX
CLUB DES LECTEURS

★ SÉLECTION ★



PRIX CLUB DES LECTEURS

Ce livre a été lu en avant-première par des lecteurs et des libraires de la France entière, membres des Clubs des Lecteurs J'ai lu.

Chaque mois, ces passionnés se réunissent pour partager leur amour des livres ; chaque année, ils élisent le roman de l'été.

Pour en savoir plus sur les modalités du prix, rendez-vous ici :
jailu.com.

Librairie Le Pavé dans la Mare à Élancourt (78)

Chantal, Geneviève, Hélène, Jacqueline, Laurence, Marie-Claude, Marie-Espérance, Marie-Thérèse, Maryse, Nadine, Sophie, Stéphanie

Librairie Charlemagne à Hyères (83)

Anne-Marie, Coralie, Élodie, Martine, Sabine, Sabrina, Stéphanie B., Stéphanie P.

Librairie Olbia à Hyères (83)

Anne, Colette, Danielle, Fabienne, Françoise, Jacline, Lucie, Marcello, Maryse, Monique, Odile, Sabrina

Espace Culturel E. Leclerc Porte de Gouesnou à Gouesnou (29)

Annaïg, Audrey, Brigitte, Florence, Gwen, Hélène, Inès, Isabelle, Karine, Marilyn, Marion, Morgan, Nathalie, Nelly

Librairie Un point un trait à Lodève (34)

Anne J., Anne S., Colette, Cynthia, Élisabeth, Hélène, Isabelle M., Isabelle P., Magali, Marie, Marie-José, Michèle, Raoul, Stephan

Librairie Vauban à Maubeuge (59)

Agnès, Anne, Catherine, Édith, Henriette, Isabelle, Ketty, Medina, Nathalie, Sylvia

Librairie Colbert à Mont-Saint-Aignan (76)

Brigitte, Catherine C., Catherine M., Christiane, Christine, Jérôme, Monique, Odile, Véronique

Espace Culturel E. Leclerc Plessis-Belleville au Plessis-Belleville (60)

Anthony, Aurélie, Carole, Cécilia, Christine, Élodie, Ilona, Lou-Ann, Océane

Librairie Forum à Saint-Étienne (42)

Amel, Camille, Catherine, Cécile, Clémence, Dominique, Fernando, Floriane, Isabelle, Raphaël, Samia, Stéphanie, Varouna

Cultura Venette à Venette (60)

Delphine, Gwenaëlle, Isabelle D., Isabelle N., Maryline, Noémie, Régine, Sylvie, Typhaine

Fille en colère
sur un banc de pierre

DE LA MÊME AUTRICE

ROMANS

Le Sommeil des poissons, Le Seuil, 2000 ; Points, 2013.

Toutes choses scintillant, Éditions de l'Ampoule, 2002 ; J'ai lu, 2005.

Les hommes en général me plaisent beaucoup, Actes Sud, 2003 ; Babel, 2005 ; J'ai lu, 2010.

Déloger l'animal, Actes Sud, 2005 ; Babel, 2007 ; J'ai lu, 2009.

Et mon cœur transparent, Éditions de l'Olivier, 2008 (prix du Livre France Culture-Télérama 2008) ; J'ai lu, 2009.

Ce que je sais de Vera Candida, Éditions de l'Olivier, 2009 (prix Renaudot des lycéens 2009, prix Roman France-Télévisions 2009, Grand Prix des lectrices de *Elle* 2010) ; J'ai lu, 2011

Des vies d'oiseaux, Éditions de l'Olivier, 2011 ; J'ai lu, 2013.

La Grâce des brigands, Éditions de l'Olivier, 2013 ; Points, 2014.

Soyez imprudents les enfants, Flammarion, 2016 ; Points, 2018.

Personne n'a peur des gens qui sourient, Flammarion, 2019 ; J'ai lu, 2020.

ILLUSTRÉS

La Très Petite Zébuline (illustrations de Joëlle Jolivet), Actes Sud Junior, 2006 (bourse Goncourt du livre jeunesse).

(La suite en fin d'ouvrage)

VÉRONIQUE OVALDÉ

Fille en colère
sur un banc de pierre

ROMAN



© Flammarion, 2023

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Préambule

Quand elle voulut passer par la fenêtre, elle entendit la petite l'appeler. Pourtant elle croyait savoir se faire aussi discrète qu'un chat. Elle fut effrayée puis agacée puis (S'il te plaît s'il te plaît s'il te plaît, emmène-moi, chuchota la petite) résignée. Elle posa un doigt autoritaire sur ses lèvres même si ce n'était pas nécessaire. Il ne fallait pas réveiller les autres, la petite le savait aussi bien qu'elle. Les autres ameuteraient les parents. C'étaient de vraies poules caquetantes et froussardes. Et si elle n'emmenait pas la petite, il y avait le risque, qu'elle n'était pas prête à courir, que celle-ci se mît à hurler – ou plus vraisemblablement qu'elle se postât à la fenêtre à l'attendre toute la nuit en chantonnant de plus en plus fort et en finissant par alerter la maisonnée. Merci bien.

Elle aurait pu renoncer. Elle aurait dû renoncer.

Elle se le répéta bien un million de fois toutes les années qui suivirent.

Elle eut d'ailleurs une hésitation, peut-être valait-il mieux rester, se rallonger dans la chambrée,

à écouter ses deux autres sœurs qui gesticulaient dans leur sommeil, pétaient et miaulaient sous leurs draps à cause de leurs rêves lascifs tout juste pubères. Peut-être valait-il mieux abdiquer, enrager, et se délecter de sa rage, puisqu'il y a un plaisir dans l'abdication, cela va sans dire, le plaisir tragique de la passivité et du dépit, le plaisir du drapage dans la dignité, on ne nous laisse jamais rien faire, on a juste le droit de se taire, on nous enferme, alors que les autres là-bas au loin s'amuse et se goinfrent, qu'est-ce que j'ai fait dans mes vies antérieures pour mériter ça, oh comme je suis malheureuse.

Peut-être aussi que le jeu n'en valait pas la chandelle. Mais le jeu, n'est-ce pas, en vaut rarement la chandelle. Le jeu n'est désirable que parce qu'il est le jeu.

Alors elle fit un geste à la petite pour lui signifier de la suivre. Le visage de celle-ci s'éclaira. Ses yeux s'agrandirent. Elle n'était plus que gratitude et excitation. C'était assez joli à voir.

Elle l'aïda à grimper sur le rebord de la fenêtre en la tirant par ses poignets si fins, elle serra sans doute un peu trop fort pour bien lui faire comprendre qu'elle acceptait de très mauvaise grâce qu'on l'accompagnât et que ce serait elle qui commanderait ce soir, il n'y aurait pas à tortiller. Elle sauta la première dans la cour et se retourna pour accueillir la petite dans ses bras. Celle-ci était perchée sur le rebord et elle portait ses savates à la main. Il n'aurait plus manqué qu'elle se cassât une cheville. Elle fronça les sourcils pour encourager la petite. Qui sauta. Elle la

réceptionna. Elle perdit l'équilibre. Mais elle la réceptionna. Sans dommage. Et elles demeurèrent une seconde immobiles, debout, à respirer l'odeur du maquis, des eucalyptus et du romarin de leur mère, l'odeur de la pinède, et plus loin, si c'est possible, portée par le sirocco, celle de la poussière de la route, de la mer et du sable encore humide, celle du carnaval de Vavamostro, du caramel et des churros, du massepain et du chocolat, de la sueur et du gasoil. Elles se regardèrent, elles s'aimaient vraiment très fort, ces deux-là, la grande caressa les cheveux de la petite qui souriait avec ses affreuses dents du bonheur. Ce soir, avoir la petite aux basques c'était pas l'idéal, mais bon. Prête ? demanda la grande. La petite acquiesça. Alors elles se mirent à courir en se tenant par la main.

1

C'est au moment où elle mettait les pâtes dans l'eau que sa logeuse lui a crié depuis le rez-de-chaussée qu'on la demandait au téléphone. On conviendra avec Aïda qu'il n'y a pas pire moment pour être dérangée. Elle a donc consulté le paquet de pâtes et elle a dit tout haut, J'accorde sept minutes à ce coup de fil. Elle a baissé le feu sous la casserole où mijotait la sauce tomate et elle a répondu, J'arrive. Mais il faut croire que sa voix portait mal parce que la logeuse a continué de brailler dans l'escalier.

Cette nuit-là Aïda avait rêvé qu'elle recevait un coup de téléphone et que, lorsqu'elle approchait son oreille du combiné, de la fumée s'en échappait. Elle fait souvent des rêves prémonitoires. Mais l'heure de l'appel ne lui était pas apparue, sinon elle n'aurait pas mis les pâtes dans l'eau.

Il est intéressant de noter qu'Aïda a fait installer il y a quelques années le téléphone chez elle, elle n'a pas de portable, ce n'est pas son genre, mais un téléphone fixe, c'est moins désagréable qu'entendre sa logeuse hurler dans l'escalier et

souffler comme un buffle, vu que tout ce tintouin l'épuise et la dérange au milieu d'activités de la plus haute importance. Le fait qu'on l'appelle sur le numéro collectif peut signifier plusieurs choses, je vous laisse y réfléchir, mais ce qui m'étonne ici c'est qu'elle pense à la cuisson possiblement ratée de ses pâtes avant de se demander pourquoi on ne l'appelle pas directement chez elle. Cela nous donne une petite idée des priorités d'Aïda – ou de son fonctionnement cognitif (mais je suis injuste : considérer que ses abus de jeunesse ont assez affecté ses facultés de raisonnement pour qu'elle pense temps de cuisson des pâtes plutôt que, Qui m'appelle sur ce numéro, bordel ? est un peu exagéré).

Elle enfile ses espadrilles et se dirige vers la porte qu'elle a laissée grande ouverte pour créer des courants d'air. Il fait vraiment chaud pour un mois d'avril. Elle ne court pas dans l'escalier. Aïda n'a pas envie de courir. Au besoin elle écourtera le coup de fil. La logeuse l'attend en bas sur le pas de sa porte et lui sourit. C'est un sourire professionnel, Je n'ai pas voulu donner ton numéro, on ne sait jamais. Tu as surtout envie d'écouter la conversation, pense Aïda qui la remercie de sa prévenance. Le téléphone est dans l'entrée de l'immeuble juste à côté de la porte de la logeuse, c'est un appareil à pièces qui, malgré sa vétusté, émet encore une tonalité et peut recevoir des appels. Plus personne ne s'en sert, dit la femme, songeuse. Elle reste là, sur le seuil de chez elle, et s'allume une cigarette. Elle doit peser cent quarante kilos. Et elle a des

seins si impressionnants qu'ils pourraient tenir lieu de plateau. On réussirait sans difficulté à y caser une assiette à dessert et une tasse à café – et peut-être un sucrier. Elle doit avoir du mal à passer de face comme de profil dans l'encadrement de sa porte. Il faudra qu'Aïda songe à vérifier. Il lui arrive de s'intéresser aux accommodements des humains avec leur environnement, leur corps ou leurs contemporains.

Aïda prend le combiné de bakélite, se détourne de sa logeuse qui, n'ayant manifestement pas envie d'enfumer son propre appartement, préfère rester adossée au chambranle.

— Allô ? dit-elle.

— Coucou, répond sa sœur.

Et c'est grotesque, ce coucou. On ne dit pas coucou à quelqu'un qu'on n'a pas vu (et pas voulu voir) pendant quinze ans.

Au petit matin, juste avant ce coup de fil, on trouve Violetta assise à la table de la cuisine. Elle regarde fixement ses mains qui enserrent un mug Best Mum rapporté de Londres par son mari afin que les enfants le lui offrent. Elle se réchauffe alors qu'il est inutile de se réchauffer. Violetta a froid. Si Leonardo n'était pas dans la pièce, elle fermerait bien la porte-fenêtre. Mais son mari a toujours chaud, surtout le matin. Et il aime écouter les oiseaux. Aujourd'hui Violetta n'entend pas les oiseaux, elle a froid et elle est préoccupée.

— Pepita est revenue, dit son mari.

Il donne des noms aux oiseaux qu'il aime, ceux qu'il estime particulièrement remarquables. Pepita est une tourterelle turque qui arbore deux fins colliers de plumes noires au lieu d'un seul. C'est évidemment la préférée de Leonardo.

— Elle est au pied du mûrier.

Comme Violetta ne répond pas, il se détourne de la fenêtre pour lui jeter un œil. Elle lui sourit. Son sourire est bizarre. Il émane clairement

de quelqu'un qui n'écoute pas. Elle pense que Leonardo n'y voit que du feu, il est plus vraisemblable qu'il estime inutile ou fatigant de le relever. Il se remet à contempler le mûrier. Puis il pose sa tasse dans l'évier et dit, Bon il faut que je me sauve.

Violetta se dit qu'il pourrait peut-être un jour aller jusqu'à ranger sa tasse sale dans le lave-vaisselle mais il faut relativiser, raison garder et apprécier chaque petit pas, c'est ça le secret. Son propre père par exemple aurait laissé la tasse sur la table. Et sa femme ne serait pas restée assise pendant qu'il était debout.

Avant de retourner dans la chambre enfiler cravate et veste, Leonardo pose sa main sur l'épaule de Violetta. Elle se méprend sur son geste. Elle pense que c'est un signe de réconfort compte tenu de la situation. Alors elle se dit qu'elle peut parler de ce qui la turlupine et lui confier la conclusion à laquelle elle est parvenue cette nuit :

— Je crois qu'il faut qu'on la prévienne.

Il retire sa main.

Personne n'évoque jamais Aïda dans cette maison. Ce qui, j'y reviendrai, est salubre pour lui aussi.

— Parles-en à Gilda, dit-il.

Il botte en touche. Il voudrait que les histoires de la famille Salvatore demeurent cantonnées à la Grande Maison et ne viennent pas polluer l'atmosphère de la sienne. Il a déjà assez à faire comme ça. Et puis il ne se sent pas très à l'aise avec tout ce qui a trait à Aïda. Il n'arrive pas

à avoir les idées claires. Il craint même que la revoir ne lui procure une émotion qu'il préfère ignorer – mais peut-être est-ce dû à sa fatigue du moment, il mélange tout, ses inquiétudes, son travail, les pressions des Severini sur des affaires de marchés publics, la famille Salvatore, la mort du patriarche, tous ces gens qui comptent sur lui, et puis, cerise confite sur la *cassata*, le retour possible d'Aïda.

— Tu verras peut-être Gilda avant que je puisse lui parler. Tu ne lui dis rien, n'est-ce pas ? insiste Violetta.

C'est une précaution inutile. Leonardo n'a aucune envie de parler à sa belle-sœur de quoi que ce soit en général et de leur farce familiale en particulier. Il se contente chaque jour de la semaine de la saluer en échangeant des considérations météorologiques (C'est moi ou il fait plus chaud qu'hier ?) ou liées à leurs progénitures respectives (Mon Giacomo avait encore de la fièvre hier soir. Là, c'est Gilda qui parle. Gilda est obsédée par la santé de son fils et par tout ce qui concerne ce garçon de onze ans, le fait d'avoir réussi à mettre au monde un mâle étant le plus grand triomphe et la plus grande source d'anxiété de son existence).

Leonardo et Gilda travaillent tous les deux à la mairie de Iazza. Gilda est à l'état civil, Leonardo est responsable du développement immobilier, de l'aménagement du territoire et de la défense du littoral (vous remarquerez à juste titre qu'entremêler ces diverses fonctions est en soi assez contradictoire et dans une certaine mesure

impayable : c'est comme vouloir dépolluer les centres-villes avec des trottinettes au lithium).

— Ne t'inquiète pas, répond Leonardo. Je ne dirai rien à Gilda. Je te laisse faire sur ce coup-là.

Il aime bien s'adresser à sa femme comme s'ils formaient une équipe. Il sort de la cuisine et repasse une tête avant de partir de la maison, Tu feras une bise aux filles. Ce sont les vacances de Pâques. Les filles n'ont pas à se lever à l'aube pour aller à l'école. Violetta acquiesce. Elle a fermé la porte-fenêtre. Elle a une éponge à la main. Elle ne paraît pas du tout être à ce qu'elle fait (que fait-elle d'ailleurs ? Il semblerait qu'elle mime une femme au foyer au petit matin). Leonardo se demande encore une fois pourquoi elle s'obstine à porter des robes d'intérieur comme celles que les rombières un peu fofolles portaient en Californie en 1976 (longues, vaporeuses, avec des imprimés plumes de paon explosifs, on se croirait dans un *Columbo*). C'est assez beau mais c'est complètement anachronique. Et de ce fait ça ressemble à un symptôme.

Il ne souhaite pas s'attarder sur la question. Il est préoccupé même s'il n'en montre rien. Il vérifie la boîte aux lettres. Pas de nouvelle lettre des Severini. Elles ne sont jamais signées. Mais il sait qu'elles sont des Severini.

Violetta vient à la porte lui faire un petit signe pendant qu'il monte en voiture et démarre. Il roule dans une vieille Lancia Thema grise – d'avant ce qu'il estime être l'embourgeoisement mortifère de la marque et sa déliquescence.

Ça ne lui semble pas un symptôme. On voit toujours mieux la paille dans l'œil de l'autre, etc. Il allume l'autoradio, c'est Roberto Alagna comme toujours, et Leonardo s'en va vers la mairie en chantant *Caruso* à tue-tête, éloignant du même coup les chipotages des sœurs Salvatore et l'éventuel retour d'Aïda.

Gilda se gare à son emplacement derrière la mairie. Pippo, le cantonnier, la regarde faire sa marche arrière. Il est planté sous un citronnier, colosse mélancolique. Il porte comme toujours une cravate et un veston. Elle n'aime pas tellement comment il l'observe. Elle n'a jamais aimé. Elle lui adresse un petit signe de la main. Il ne répond pas. Pippo n'arrive en général ni par la gauche ni par la droite, il est là, tout simplement. Il est immobile, appuyé sur son balai, et il la regarde s'agiter, prendre son sac sur le siège passager, claquer la portière, s'apercevoir qu'elle a oublié son badge dans sa veste de la veille, ouvrir le coffre pour retrouver veste sur plage arrière et badge dans veste. Il reste là à la contempler avec son casque sur les oreilles – nul ne sait s'il écoute de la musique ou si le casque ne sert qu'à le protéger du brouhaha des humains. Son visage est un peu perturbant. Ses yeux sont trop rapprochés, ils le font ressembler à certains poissons qui ont les yeux du même côté. Gilda finit par l'ignorer comme tous les

matins où elle le croise. Elle s'est arrogé cette place depuis cinq ans parce qu'elle est à l'ombre des citronniers même en plein midi. Elle a feint de se résigner à choisir une place derrière le bâtiment – ce qui l'oblige à en faire le tour alors que d'autres ont leur emplacement réservé bien en vue devant le parvis (en plein cagnard). Elle a l'impression que Pippo devine tout cela. Pippo, c'est comme les chiens ou les enfants. On est vexés quand ils ne nous aiment pas et comblés quand ils nous font la fête. On a tendance à penser qu'ils en savent long sur les gens. Gilda est du genre à faire la modeste (vous apprendrez à la connaître), du genre à dire qu'elle prendra la part de tarte qui restera quand tout le monde se sera servi parce qu'elle sait pertinemment que personne n'osera prendre la plus grosse et que, dans le plat, il n'y aura plus que celle-ci (surdimensionnée, dégoulinante de sirop et de fruits). Son mari, le père de Giacomo, lui a souvent reproché ce trait de caractère. Il a beaucoup répété, Arrête de faire ta victime. Cela dit, il n'a plus en ce moment l'occasion d'être exaspéré. Il est parti pour le continent il y a quelque temps. C'est temporaire (espère encore Gilda). Elle ne peut rien contre ce vilain penchant à jouer les victimes. C'est plus fort qu'elle. Elle est comme ces gens pingres qui ne se résolvent jamais à mettre un billet dans le pot commun pour le départ d'un collègue même s'ils foutent en l'air leur réputation un peu plus à chaque fois.

D'ailleurs elle est pingre aussi.

Mais elle n'a pas que des défauts, loin s'en faut, et elle a des circonstances atténuantes, j'y reviendrai.

Ce matin d'avril, elle a déposé Giacomo chez la voisine, laquelle s'est proposée de le garder avec son propre fils de neuf ans. Les deux garçons s'entendent bien. Gilda n'est pas convaincue que la fréquentation d'un enfant de deux ans plus jeune que lui soit un stimulant pour Giacomo mais bon, c'est pratique.

Quand elle rentre dans la mairie, il y a déjà la queue aux guichets. Elle agite la main pour saluer tout le monde et referme la porte de son bureau derrière elle, retire ses chaussures, se prépare un café (elle n'utilise pas de cafetière à capsules, elle serait obligée d'en offrir à ses collègues, et sa réserve fondrait comme neige à Palerme), s'assoit en soupirant, allume son ordinateur et lève les yeux au ciel pour un public invisible quand le téléphone se met à sonner.

C'est Violetta, bien entendu, Violetta qui veut savoir ce qu'elles doivent faire maintenant que le Vieux est mort. Elles ne disent jamais papa. Elles disent le Père ou le Vieux, et à leur mère elles disent Ton Mari. Parfois, quand elles sont en verve, elles disent Sa Seigneurie. Depuis vingt ans, elles ne l'ont jamais nommé. Ce fut parfois acrobatique. C'est comme ne pas vouloir choisir entre vouvoiement et tutoiement, et esquiver en permanence.

— On fait comment ? attaque Violetta.

— À quel propos ?

Violetta laisse s'installer un silence. C'est sa façon de conserver son calme.

— Au sujet d'Aïda.

Gilda boit son café filtre en grimaçant. Elles n'ont pas prononcé entre elles le prénom de leur sœur depuis quinze ans. Elles sont décidément douées pour l'esquive, n'est-ce pas ? D'ailleurs je me demande si elles ont pensé à Aïda pendant tout ce temps. Elles ont peut-être réussi à la reléguer dans une malle parfaitement cadenassée au fond du grenier de leur mauvaise conscience.

— On l'appelle pour l'enterrement du Père ? continue Violetta.

Il faut croire que la malle de Violetta est moins bien cadenassée que celle de Gilda.

— Je ne comprends pas ces gens qui vont aux enterrements de ceux qu'ils n'ont pas vus depuis mille ans, dit Gilda pensivement. C'est bizarre, non ?

Elle sent que ce qu'elle vient de prononcer n'est pas d'une folle bonne foi. Elle change son fusil d'épaule.

— Pour maman, ça risque d'être très perturbant, dit-elle.

— Elle est déjà perturbée.

— Justement.

Chacune se met à ruminer, selon des modalités différentes, l'éventualité du retour d'Aïda après quinze ans d'absence. Quinze ans pendant lesquels aucune des deux sœurs restées sur l'île n'a tenté d'entrer en contact avec elle. Ce qui, tout à coup, leur paraît même à elles un peu radical. Il est possible que l'une d'entre elles, ou

même les deux, s'étonne de l'apparente facilité avec laquelle elles l'ont écartée.

— Alors tu penses qu'il ne faut pas l'appeler ? reprend Violetta.

— Elle ne s'est pas trop donné la peine de prendre de nos nouvelles pendant quinze ans, non ?

— Gilda !

— Quoi ?

— Vu les circonstances de son départ, ça aurait paru un peu étrange qu'elle nous envoie une petite carte à chacun de nos anniversaires.

— Je n'ai pas dit ça.

— Tu n'as pas dit ça.

— Ce que je veux dire, Violetta.

— Ce que tu veux dire ?

— C'est que tout s'est calmé depuis le temps. Et personne ne parle plus ni d'Aïda ni de Mimi.

Mon Dieu cette conversation est un début d'incendie. Elles n'ont plus évoqué Mimi depuis si longtemps.

— Sauf maman qui, je te le rappelle, aperçoit Mimi à tous les coins de rue, dit Violetta.

— Oui, mais maman croise aussi au marché la Gandolfi qui a clamsé il y a cinq ans.

— C'est vrai.

— Tiens, tu savais qu'Alzheimer touche une personne de plus de soixante-cinq ans sur six à Iazza ?

— Maman n'a pas Alzheimer.

— Non non bien sûr.

— Bon alors on appelle Aïda ou pas ?

— Je n'en vois pas l'intérêt, s'obstine Gilda.

— C'est simplement que lui proposer de venir me semble normal. Ou juste. Ou moins injuste.

— Tu as toujours été comme ça.

— Comment ?

— Je ne sais pas. Trop réglo peut-être.

— Il y a des choses sur lesquelles je ne suis pas du tout réglo, dit Violetta pensivement.

Puis elle sort son imparable argument :

— De toute façon on aura au minimum besoin de sa procuration pour tout le tintouin avec les notaires. Donc elle finira par être au courant de la mort du Vieux.

Gilda va abdiquer mais elle fait une dernière tentative :

— Ça s'appelle ouvrir la boîte de Pandore. D'ailleurs, s'empresse-t-elle d'ajouter, savais-tu que Pandore...

— Stop.

— Quoi ?

— Je m'en fous, Gilda.

— Très bien. Fais comme tu veux, alors.

La conversation roule encore quelques minutes, mais c'est décidé, Violetta appellera Aïda. C'est elle l'aînée. C'est aux aînées que revient ce type d'astreinte. De plus Gilda est au bureau. Elle est débordée, etc. Il y a une forme d'appréhension chez Violetta et de légère excitation chez Gilda. Tout bien pesé, celle-ci apprécie – elle n'est pas à une contradiction près – la menace des règlements de compte et des disputes, elle aime les scènes à forte teneur dramatique, elle ne peut pas s'empêcher de trouver ça distrayant, même si dans les circonstances qui nous occupent le

retour d'Aïda pourrait briser un équilibre péniblement acquis.

Violetta précise qu'elle appellera Aïda vers midi. Elle va réfléchir à ce qu'elle lui dira. De toute manière elle ne sait pas si le numéro qu'elle a est toujours le bon. Elle espère secrètement qu'il ne l'est plus.

Après le coup de fil de sa sœur, Aïda s'est installée sur la terrasse pour déjeuner. La terrasse est communautaire mais Aïda est la seule à s'en servir le midi en semaine. D'une part elle ne travaille pas pendant la journée, et d'autre part elle aime la chaleur. Les locataires du 22 via Brunaccini se plaignent, eux, de ne pas avoir la clim. Ils se calfeutrent, persiennes fermées, accrochent des serviettes mouillées aux fenêtres, disposent des ventilateurs en des points stratégiques (certains plus astucieux que d'autres posent des bouteilles d'eau congelée devant les ventilos, c'est idéal, l'air qui se dirige vers leur nuque est glacé, c'est l'angine assurée, ou le torticolis, mais qu'importe, tant qu'on a la fraîcheur). Alors qu'Aïda se délecte de la langue dans laquelle la plonge la chaleur, elle se sent engourdie comme une jambe croisée trop longtemps.

Elle a mis son couvert, versé les pâtes dans un joli plat, et le parmesan dans un bol (ne jamais déposer le sachet directement sur la table, il ne

s'agit pas d'un principe, non non non, c'est une *nécessité* pour que la vie ne parte pas à vau-l'eau), elle s'est assise devant son assiette, les pieds sur un tabouret. La vue qui s'offre à elle est un horizon-amoncellement de toits-terrasses bric et broc, d'aménagements dépenaillés, chaises en plastique, bâches délavées, parasols publicitaires, plantes en pot, vélos, paraboles, jouets, linge à sécher raide à cause de la poussière et de la pollution, canisses et chats errants. Elle mange lentement. Parce qu'elle apprécie ce moment et parce que cela fait longtemps qu'elle a cessé de dévorer sa nourriture comme si on allait la lui voler ou qu'elle avait des choses urgentes sur le feu. Afin d'obtenir cette paix, le cheminement fut long et laborieux. Elle n'est pas sûre de vouloir tout faire voler en éclats en retournant à Iazza. À moins que. À moins qu'elle ne puisse enfin comprendre ce qui s'est passé il y a plus de vingt ans, maintenant qu'elle a l'esprit clair et que la présence accusatrice du Père ne pèsera plus sur toute chose. C'est tentant. Mais c'est fort incertain. Mais c'est tentant. Et puis ça s'appelle ouvrir la boîte de Pandore, non ? (Revoilà Pandore qui sort de sa boîte comme un diabolotin grimaçant. C'est l'image qui lui vient en tête. C'est parce qu'elle ne sait plus bien qui est Pandore.) La possibilité d'une résolution commence à tournicoter dans ses méninges. Elle sait que ce n'est pas une pensée adéquate. Parfois on ne peut rien faire contre les pensées inadéquates. Elles s'infiltrant et s'implantent. On vous dit, Ne pense pas à un bison rouge,

et vous visualisez tout de suite un bison rouge. Les pensées inadéquates sont comme le bison rouge. Quand elles sont là on ne peut plus les déloger. Chaque tentative raffermirait leur ancrage.

Aïda cogite.

Pourquoi ne pas remettre les pieds à Iazza ?

Il n'y a pas de raison, grands dieux non, qu'elle s'oblige à rester à distance. Rien de ce qui est arrivé ne lui est (exclusivement) imputable.

Elle sait que la vie qu'elle mène pourrait paraître misérable à beaucoup, elle est gardienne de nuit dans un hôtel de la via Mariano Stabile, ce qui lui assure une relative tranquillité et lui permet de consacrer une grande partie de son temps à lire des ouvrages de vulgarisation scientifique (en ce moment elle lit *Trous noirs et distorsions du temps* de Kip S. Thorne), manie qui au début l'a fait passer pour une fille qui pète plus haut que son cul, mais comme elle n'impose jamais de leçon à personne, on a fini par hausser les épaules, on a accepté que ce soit sa marotte, comme quelqu'un qui compulsait des manuels de stratégie pour gagner au poker à tous les coups sans pour autant y jouer. Son responsable, Gino, l'accueille régulièrement le soir en lui demandant comment se porte l'Univers, ou si l'apocalypse est bien pour après-demain. Elle avait aussi travaillé quelques années dans une boutique de maisons de poupée. Elle trouvait merveilleux de vendre de toutes petites casseroles et de minuscules chaises à bascule à de vieilles dames courbées. Mais les vieilles dames finissent par mourir et personne ne semblait

plus s'intéresser à ce monde parfait miniature. La propriétaire avait pris sa retraite et voulu lui laisser la boutique. Ça n'avait pas paru une très bonne idée à Aïda. Elle se voyait devenir elle aussi une vieille dame qui n'arriverait plus à s'adapter à un monde de taille normale – et qui ne le souhaiterait pas. Après cela elle était devenue gardienne à la déchetterie de Capodicasa. Elle s'étonnait toujours de ce que les gens jetaient. C'était assez récréatif. Et très calme. Mais un jour les carabinieri avaient retrouvé les corps de deux bébés dans un congélateur. Aïda avait démissionné immédiatement.

Elle vit dans une pension du quartier de Vucciria, il y a des ordures partout dans la ruelle en bas de chez elle, et des règlements de compte en veux-tu en voilà, l'électricité est capricieuse et l'eau courante n'en parlons pas, c'est bruyant et parfois fort malodorant. Aïda est régulièrement mélancolique mais elle sait comment se sortir de ce genre d'état, elle est organisée et méthodique, elle n'a pas d'amoureux, elle en a eu beaucoup, elle n'en veut plus, ça la reprendra, mais pour le moment, elle n'en ressent pas la nécessité, il y a peu de femmes comme elle dans son entourage, des femmes dont la principale préoccupation ne serait pas les hommes. Pour sa part, Aïda finit toujours par dire aux hommes, Tu n'es pas obligé de rentrer chez toi mais tu ne peux pas rester ici. C'est la formule que les barmans sortaient aux derniers clients à l'heure de la fermeture quand elle était jeune. (Elle pense souvent « quand j'étais

jeune », or elle n'est pas bien vieille, elle a un peu plus de trente ans (c'est toujours un peu étrange les gens qui disent « quand j'étais jeune » alors que manifestement ils le sont toujours – étrange et assez agaçant, je suis bien d'accord).)

Ce que sa mère lui dirait c'est « tu n'as personne », et sa mère lui conseillerait de se faire des mèches, de cesser de porter des sandales éculées, de se raser sous les bras, d'échanger ses débardeurs grisouilles contre des chemisiers à fleurs, et d'être enfin, POUR UNE FOIS DANS SA VIE, accueillante.

Pour ce que ça a servi à sa mère d'être accueillante.

Bon.

C'était couru d'avance. Entendre la voix de sa sœur allait faire revenir en force les souvenirs. Et elle allait se mettre à ruminer. Et ruminer c'est laid. Elle avait pourtant construit des digues solides. Pas pour oublier. On n'oublie jamais tout à fait, n'est-ce pas, tout le monde vous le répète à l'envi. Il s'était toujours agi d'empêcher la submersion. Son équilibre tient à l'entretien de ces digues – sa petite tête, c'est un peu la Hollande qui tente d'empêcher les eaux de la mer du Nord de l'inonder.

Il faut savoir que sa mère lui écrit une carte par an, se débrouillant sans doute pour que personne, ni le Vieux, ni les sœurs, ni quiconque à Iazza, à part le postier sans doute, ne le sache, une carte qui donne quelques nouvelles – bilan météo, ulcères, point nécrologie rapide –, une carte pourvue d'un joli timbre choisi avec soin,

DE LA MÊME AUTRICE (SUITE)

Quatre Cœurs imparfaits (illustrations de Véronique Dorey), Thierry Magnier, 2015.

Paloma et le Vaste Monde (illustrations de Jeanne Detallante), Actes Sud Junior, 2015 (Pépète du meilleur album).

La Science des cauchemars (illustrations de Véronique Dorey), Thierry Magnier, 2016.

À cause de la vie (illustrations de Joann Sfar), Flammarion, 2017 ; J'ai lu, 2018.

La Nuit du dodo (illustrations de Alice Zalko), Éditions du Muséum national d'Histoire naturelle, 2023



14003

Composition
NORD COMPO

*Achevé d'imprimer à Barcelone
par CPI Black Print
le 7 janvier 2024*

Dépôt légal janvier 2024
EAN 9782290391020
OTP L21EPLN003516-594029

ÉDITIONS J'AI LU
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

Diffusion France et étranger: Flammarion